

Romain Bertrand

Je vais m'astreindre, dans les quelques minutes qui me sont imparties, à interroger cette formule apparemment anodine, tirée de l'argumentaire de notre table-ronde : « l'acte de garder trace de ce qui s'est produit ». L'usage du terme « trace(s) », en lieu et place de celui de « source(s) », renvoie d'emblée à un double questionnement : sur la nature

même de l'opération de mise par écrit des mondes du passé à laquelle se livre l'historien professionnel, bien sûr, mais aussi sur les limites de son monopole en la matière. Quantité d'agents et d'institutions n'appartenant pas *stricto sensu* au monde académique s'évertuent en effet à « garder trace » de certains fragments du passé — à consigner, à chroniquer, à conserver. Tout un chacun peut constituer une « archive » — et de fait, qu'est-ce que le tiroir dans lequel nous rangeons nos diplômes, nos feuilles d'impôts et nos lettres d'amour sinon la petite archive de notre vie sociale ? À une autre échelle, on sait le succès, depuis les années 1970, des musées et des mémoriaux locaux. L'histoire académique s'effraie souvent de ces entreprises d'« amateurs », de ces « histoires sauvages » qu'elle peine à réguler et auxquelles elle impute d'inavouables arrière-pensées politiques. Certains invoquent une différence radicale entre l'Histoire — une vieille dame un rien austère, qui brode ses Vérités comme ses dentelles, le front plissé et le geste lent — et la Mémoire : une adolescente rebelle, tapageuse et portée au mensonge comme aux sucreries. Les choses sont probablement moins simples que cela. Le terme « traces » évoque encore, immanquablement, le « paradigme indiciaire » dont Carlo Ginzburg a si judicieusement retracé la généalogie. Or, lorsque l'enquête en archives et la « mise en intrigue » des données tiennent plus du roman policier que des sciences expérimentales, c'est une vision non plus arrogante mais modeste — et néanmoins robuste — de la Vérité qui se fait jour, loin des certitudes positivistes. Enfin, la question de savoir qui décide de « ce qui s'est produit » nous invite à nous défaire d'une mythologie naturaliste de l'« événement ». On ne ramasse pas les faits comme les petits cailloux, et on ne les épingle pas sur papier-vélin comme les fleurs séchées... Prenons un exemple un peu extrême. Dans une situation de contact entre des sociétés distantes — telles celles propres à la Première mondialisation, au XVI^e siècle —, ce qui a « fait événement » pour les uns n'a pas nécessairement été jugé digne d'attention et de narration par les autres. L'arrivée des Hollandais à Java en juin 1596 ? Les Javanais n'y prêtent aucune attention... L'événement — ce dont, précisément, l'on « garde trace » — n'est qu'une catégorie particulière de faits : on pourrait même dire qu'il est le « fait qui a réussi ».